

RETOUR A LA LAGUNE – L’ALBUFERA DE VALENCIA

Quelle place pour le terrain dans un parcours scientifique et dans une recherche lente ?

ANNE JEGOU

Laboratoire ThéMA, Université de Bourgogne
Géographie - Aménagement de l’espace -Urbanisme
anne.jegou@u-bourgogne.fr

Résumé

Le retour à mon premier terrain de recherche dix ans plus tard s’est révélé extrêmement enrichissant dans la compréhension de ce territoire et la conceptualisation de la durabilité. Dans le parc naturel de l’Albufera de Valencia en Espagne, un puzzle brouillé d’institutions et d’acteurs protège un hydrosystème complexe remarquable, patrimoine naturel valencien, dans un frottement de dynamiques de durabilité et de non-durabilité. Cet article souhaite apporter un témoignage sur le rôle du rapport au terrain dans le parcours scientifique du chercheur, interroger l’inscription dans une *slow science* et en proposer des méthodes.

Abstract

Going back ten years later to my first fieldwork has been quite such a rich experience, that allowed me to understand better this territory and elaborate the sustainability concept also in a better way. In the natural park of Valencia’s coastal lagoon, called Albufera, there’s a puzzling situation of regional and local authorities who are protecting a noteworthy and complex aquatic system which represents a natural heritage for the Valencians, in a friction of sustainable and non-sustainable dynamics. This paper provides an assessment on the role of fieldwork in a scientific path, questioning its integration in a slow science and offering some methods to do so.

Revenir à son premier terrain et s'inscrire dans une recherche lente

Le parc naturel de la lagune de València a été mon tout premier **terrain**, aussi bien en tant que travail scientifique accompli *in situ*, (sur place, ainsi qu'auprès des hommes et des femmes façonnant un territoire), qu'en tant qu'entité territoriale d'accomplissement (et d'attachement) scientifique (Volvey, 2003 ; Calbérac, 2010 ; Volvey *et al.*, 2012). J'y suis retournée seulement dix ans plus tard, dans une démarche à l'empirisme réaffirmé. Ce retour s'est avéré tout aussi révélateur sur le plan théorique que le premier terrain, malgré la lenteur des évolutions territoriales. Ce double enrichissement a, dès lors, inscrit ce terrain d'étude dans une recherche lente au travers d'instantanés décennaux.

C'est en 2004 que je suis partie en mobilité Erasmus à Madrid. J'avais demandé à Pierre Pech de m'encadrer, lequel avait proposé un co-encadrement à Vincent Clément. Ce dernier est à l'origine du sujet de mémoire de maîtrise : « La protection des espaces naturels et la gestion de l'eau en Espagne : l'exemple conflictuel du parc naturel de l'Albufera ». C'est sans réelle expérience du terrain et sans hypothèses de recherche, mais avec mon petit niveau de castillan et un dictionnaire de catalan, que j'ai quitté Paris pour découvrir l'Albufera en janvier 2004. J'ai passé trois mois extrêmement riches à València et surtout, j'y ai reçu un accueil incroyable, des plus chaleureux, de la part des Valenciens. Le travail de terrain s'est traduit par une longue errance en scooter et à pied dans la zone humide de 14 000 hectares : sa lagune, son cordon dunaire et sa forêt, ses rizières, ses vergers d'orangers et València même. J'ai rencontré cinquante acteurs territoriaux et réuni une grande quantité de matériaux, que j'ai ensuite difficilement synthétisé dans un long mémoire de maîtrise (Jégou, 2004). Avec un chercheur en géographie de l'université polytechnique de València, Carles Sanchis Ibor, nous avons ensuite publié un article sur l'Albufera (Sanchis *et al.*, 2007).

Ce premier travail de terrain a eu une importance considérable dans mon parcours scientifique. J'ai peiné mais j'ai profondément aimé ce travail intense, de découverte et surtout d'appropriation d'un territoire. L'approche était déjà très territoriale, tout en étant inscrite dans une géographie environnementale. Aujourd'hui je reste une chercheuse de terrain qui tient toujours, et avant tout, à rencontrer les acteurs et à parcourir leurs territoires pour les comprendre. Je continue à collecter beaucoup de matériaux de terrain, bien que je ne puisse ensuite les exploiter dans toute leur ampleur. Mais même si je n'analyse pas tout, le terrain nourrit forcément mes réflexions. Et il n'est pas contradictoire avec mes ambitions de conceptualisation.

Cette année, en 2014, cela fait dix ans que j'ai réalisé ce premier travail de terrain. Je ne m'étais plus vraiment intéressée à l'Albufera depuis, trop occupée par ma thèse sur Paris. J'avais toutefois gardé quelques contacts épisodiques avec Carles Sanchis Ibor ainsi qu'avec Eduardo Vicente, professeur d'écologie à l'université de València : ils me disaient continuer leurs recherches malgré la crise qui a si durement affecté l'Espagne. Depuis deux ans toutefois, Eduardo Vicente me proposait de revenir, pour voir la zone humide toute verte, avec le riz monté. Alors en 2014, je me suis lancée : j'ai loué un appartement et une voiture, pris mes billets d'avion. Onze jours de terrain à València, fin avril, en pleine *Semana Santa*. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, n'ayant plus vraiment parlé castillan depuis dix ans et ne sachant pas si je pourrais retrouver mes contacts. J'avais toutefois déjà ce projet d'article pour *Carnets de terrain*. Je suis partie avec mon mémoire de maîtrise et mon carnet de

terrain de 2004 pour retrouver les paysages et les émotions de mon premier travail de terrain.

Mais les souvenirs ne sont pas revenus immédiatement et se sont fait attendre, hormis les problématiques scientifiques dégagées dans l'article de 2007 qui restaient vives dans ma mémoire. J'ai retrouvé une zone humide non pas verte mais sèche et je me suis de nouveau lancée à corps perdu dans l'intensité du terrain, parcourant les rizières, le cordon dunaire et sa pinède, la *huerta*, la lagune, au-delà de l'observation, dans un souhait de réappropriation physique et émotionnelle du territoire. Finalement, c'est surtout l'exaltation scientifique d'avancer dans la compréhension de ce territoire que j'ai eu le plaisir de retrouver. Encouragée par Eduardo Vicente et Carles Sanchis Ibor, j'ai réalisé dix-sept entretiens semi-directifs (dont un avec TROIS enquêtés) selon la même démarche de sélection des enquêtés qu'en 2004 : variété des institutions, des fonctions et des expertises territoriales, d'une recommandation à l'autre (un effet boule de neige). Si la moitié des entretiens ont été réalisés avec les mêmes enquêtés qu'en 2004, il est certain que j'ai affiné depuis dix ans mes méthodes d'enquête qualitative vers l'entretien compréhensif (Kaufmann, 1996). Je reviens avec un projet d'article en anglais co-écrit avec Carles Sanchis Ibor et Eduardo Vicente.

Découvrir et redécouvrir le territoire de l'Albufera de Valencia

L'Albufera de València est un territoire déconcertant, au moins tout aussi riche humainement que biologiquement. Les Valenciens y sont très attachés, lui donnant une puissante dimension patrimoniale. C'est la troisième lagune d'Espagne par sa taille et c'est aussi le premier parc naturel de la Communauté Valencienne, déclaré en 1986. Le parc est géré par le gouvernement de la Communauté Autonome et ses limites correspondent grossièrement à l'extension de la lagune à l'époque médiévale, soit à l'ensemble de la zone humide aujourd'hui. Depuis, la lagune a perdu environ un tiers de sa surface et appartient dans son extension actuelle à la Ville de València, tout comme son cordon dunaire qui supporte une forêt de pins d'Alep, un milieu que les Valenciens appellent *Devesa*. Le parc se trouve à peine à dix kilomètres au sud de València et on y accède par autoroute depuis la ville : son cordon dunaire est urbanisé sur une grande partie de sa longueur et dominé au Nord par le port de València. La rive ouest de la lagune est encore plus urbanisée et industrialisée. C'est un site Ramsar : une halte pour de nombreux oiseaux migrateurs mais aussi le lieu de vie de nombreux permanents. La lagune est essentiellement alimentée par les canaux des rizières, eux-mêmes issus du fleuve Túria - dont le nouveau cours passe entre València et le parc - et surtout du Júcar, qui passe au sud du parc. Trois passes artificielles (la passe naturelle, très au Sud, s'étant fermée), appelées *golas*, la relient à la mer mais elles sont fermées par des vannes. En effet, la zone humide constitue un immense anthroposystème rizicole depuis le XVI^e siècle (fig. 1), suite à une puissante appropriation du milieu par les agriculteurs, après avoir été un anthroposystème piscicole (Sanchis, 2001). La lagune elle-même alimente les champs qui l'entourent grâce à des pompes.

Figure 1. Visages de la zone humide rizicole, dite *marjal*, et ses canaux



Cliché: A. Jégou, avril 2014.

Sur la photographie de gauche on distingue la voiture de location et au fond la Muntanyeta dels Sants, qui se dégage du haut de ses 27m. A droite, une photographie suggérée par la guide Yanina de VisitNatura, avec les casas de motors qui abritent les pompes.

Ces champs, appelés *tancats*, ont été réalisés par atterrissements successifs, en barque, au cours du XIXe siècle (fig. 2). Cette fièvre d'atterrissement a été retracée par le romancier valencien Blasco Ibañez dans *Canas y barro*, sous la forme d'un conflit de générations (Blasco, 2003).

Figure 2. La carte des *tancats*, dernière somme de connaissances cartographiques de l'Albufera



Source : Oficina Tecnica Devesa Albufera (essentiellement Joan Miquel Benavent Olmos), décembre 2013.
Les tancats se dégagent en verts plus foncés. Les rizières irriguées par l'eau des fleuves apparaissent en vert pâle. La Devesa est représentée en vert vif et la huerta (les orangeraias et maraîchages) en jaune pâle.

Je garde un vif souvenir de ma déception lorsque j'ai découvert la lagune en janvier 2004. Pourquoi m'attendais-je donc aux aménagements du parc du Marquenterre ? Le manque de mise en valeur de la plupart des milieux naturels pour l'accueil des visiteurs du parc m'a frappée. La lagune était gris-brun, les canaux sales, les plages érodées... En fait, la lagune était très polluée et surtout hypereutrophisée, avec un excédent de phytoplancton et de zooplancton au détriment des macrophytes et des poissons. Et pourtant, en 2004, son état écologique était déjà bien meilleur que dans les années 1980, les années des eaux noires où les industries et les communes déversaient directement les eaux usées dans les canaux d'irrigation des rizières, qui achevaient donc leur course dans la lagune. Cependant, au-delà de ces images négatives, l'Albufera restait également à mes yeux un paysage à la fois paisible et magique, avec ses étendues d'eau quadrillées reflétant un immense horizon : les rizières à perte de vue de cet espace rural ouvert et plat, dénué d'arbres, animées d'oiseaux aquatiques posés ou en vol, la silhouette de la chaîne des Raboses se dégageant au loin sous le soleil de ces mois d'hiver méditerranéen à 20°C. La Devesa, avec ses pins d'Alep et sa strate arbustive entremêlée, prenait une dimension enchantée avec ses airs de forêt vierge.

L'Albufera est aussi un territoire de belles histoires : elle n'est pas seulement montrée et expliquée, elle est aussi racontée. C'est ce qu'on fait les Valenciens en 2004 et qu'ils ont continué à faire en 2014. José Luis, guide du parc, m'a ainsi montré en 2004 des espaces naturels récupérés par les techniciens de Valencia une dizaine d'années plus tôt : les mares du Racó de l'Olla, les dunes de la Devesa. A la fin des années 1960, la Devesa avait fait l'objet d'un projet d'urbanisation massive : des immeubles, ainsi qu'une promenade de front de mer y avaient été construits, les dunes avaient été rasées, les mares interdunaires remplies du sable des dunes et plantées d'eucalyptus. En 1973, le mouvement populaire « Tot el Saler per al poble » (la Devesa au peuple) se révolta contre ce projet d'urbanisation, obtint l'arrêt des travaux puis la création en 1980 d'un service technique de la Ville de València en charge de restaurer les espaces naturels détruits puis de les gérer. Les infrastructures réalisées furent en partie détruites. Après quelques expérimentations, les techniciens réussirent à reconstruire les dunes sur la base d'un quadrillage constitué de roseaux locaux. Plusieurs fonds européens Life financèrent, à partir des années 1990, la reconstruction du cordon dunaire détruit (fig. 3). C'est cette histoire - destruction puis réussite de la reconstitution - que m'a narrée José Luis et ce milieu qu'il m'a montré en 2004 : un espace qui paraissait tout à fait naturel, en fait entièrement construit de la main de l'homme ; une grenouille coassait à ce moment-là, comme pour en témoigner.

Figure 3. Les restaurations des dunes de la Malladeta, de 2004 à 2014



Clichés : A. Jégou : février 2004 et avril 2014.

La photo du haut est prise depuis les dunes du Canyar, montrées par José Luis en 2004, suite à leur restauration en 1991. On aperçoit au milieu à droite les quadrillages de roseaux des dunes de la Malladeta, qui avaient été restaurées de 2001 à 2003. La photo du bas représente ces mêmes dunes de la Malladeta dix ans plus tard.

À mon retour en 2014, ma mémoire avait effacé les traits distinctifs de ces paysages, pourtant si particuliers, pour n'en garder que quelques traces. Seules des réminiscences me revenaient en tête, gravées dans ma mémoire, notamment par les photos que j'avais prises. Je me souvenais de l'accueil reçu en 2004, alors que je n'étais qu'une étudiante. Cet accueil formidable, qui n'a jamais cessé de me surprendre, cette chaleur humaine, ces longs entretiens passionnés, ces contacts et documents donnés si facilement, cet attachement partagé de l'Albufera. Me percevait-on à l'époque comme inoffensive ? J'avais toutefois été très surprise par quelques portes restées fermées, celles des acteurs de la gestion de la quantité d'eau. Lorsque j'ai repris contact en 2014, j'ai été étonnée et heureuse de constater qu'une partie des acteurs rencontrés travaillaient toujours dans les mêmes organismes et qu'ils disaient se souvenir de moi. L'accueil a été encore meilleur qu'en 2004, peut-être compte-tenu de mon nouveau statut mais aussi de mon retour dix ans après. Les entretiens ont été longs, riches, variés et j'ai pu atteindre des personnes de grade plus élevé dans la

hiérarchie administrative. J'ai retrouvé le puzzle des acteurs de l'Albufera, dont les multiples pièces me sont apparues plus nettement, mais sans que pour autant elles s'assemblent mieux qu'en 2004 (fig. 4).

Figure 4. Les principaux acteurs de l'Albufera, plus ou moins proches des milieux naturels, dominés par la Généralité et la Ville de Valence (situation de 2014)



Source : A. Jégou, février 2015

Le contraste entre les deux principales administrations compétentes est apparu plus net : le ministère des Infrastructures, Travaux et Environnement, qui gère le parc et la Ville de València, qui gère la lagune et le cordon dunaire. Les différents intérêts agricoles, leurs représentants et leurs administrations, dont les portes sont restées fermées, demeurent en friction avec les naturalistes engagés dans diverses structures. En revanche cette fois-ci, je ressens davantage d'attente et il est clair que je suis perçue comme indépendante vis-à-vis des contingences locales.

Une démarche empirique permettant de conceptualiser la durabilité, de 2004 à 2014

En 2004, ma préparation parisienne du terrain, avant même d'avoir foulé le territoire valencien, s'était avérée peu fructueuse : le croisement de plusieurs thèmes de réflexion

(protection des milieux naturels, gestion de l'eau en milieu sec, géographie de l'Espagne) n'avait pu prendre sens en l'absence d'une vision globale du territoire concerné. La réalisation d'un tableau thématique synthétique confrontant les diverses perceptions a permis la rédaction du mémoire de maîtrise dont la synthèse et la problématisation des riches matériaux de recherche sont restées inabouties : j'ai eu le sentiment de rester au pied du mur constitué par l'angle mort de la protection de la nature et de la gestion de l'eau dans ce parc, de fait non articulées par la multiplicité d'acteurs gérant le territoire. La gestion de l'eau dans le parc est une compétence du monde agricole, au travers du ministère de l'Agriculture, des communautés d'irrigants et de la *Junta de desagüe*, assemblée maîtresse de l'écoulement des eaux dans l'hydrosystème lagunaire. Les acteurs de l'environnement ne peuvent agir sur l'eau, un élément pourtant des plus essentiels dans les milieux naturels.

Pourtant, la médiane d'Augustin Berque (1990, 1996, 2000), en tant que sens de la relation d'une société à son milieu, faisait largement écho à la force de la relation entre l'Albufera et les Valenciens. Or un article de vulgarisation de Carles Sanchis Ibor (2006), issu de sa thèse (2001), mettait clairement en évidence des différences de relations d'une époque à l'autre, aboutissant à des états différents de la lagune. Dès lors, nous avons publié avec Carles et Pierre Pech un article sur les médiances successives de l'Albufera, le passage de l'une à l'autre s'analysant au travers du changement d'état environnemental. Toutefois nous nous heurtions à la situation contemporaine troublée de l'Albufera : le rapport des Valenciens à leur lagune relevait-il bien d'une médiane ? Si oui, était-elle celle du développement durable ? En 2007, nous avons conclu par la négative : la médiane ne pouvait s'appliquer à l'Albufera contemporaine.

Cependant, l'une de mes conclusions de thèse (2011) - sur la métropole parisienne - présentait la durabilité comme un cheminement, un processus de changement, dont les dynamiques territoriales sont observables, et non pas comme un état stable final voire idéalisé : un élément essentiel de définition que j'ai retenu dans mon article pour *Hypergéogéographie* (2014), où je distingue le développement durable comme notion onusienne et la durabilité comme concept géographique en construction.

Je suis retournée à la lagune avec à l'esprit cette dimension dynamique de la durabilité et j'ai simplement demandé aux enquêtés où en étaient la lagune et le parc depuis dix ans, leur état écologique et les relations des Valenciens à ces milieux. Les enquêtés se sont immédiatement emparés de ce questionnement, me renvoyant aussi la question : les enquêtes qualitatives présentent parfois cette évidence. Deux problématiques sous-jacentes s'y sont croisées : l'angle mort de 2004 - l'articulation de la gestion de l'eau et la protection de la nature - et surtout l'application du concept de durabilité en tant que médiane à l'Albufera actuelle.

J'ai désormais pour projet d'établir un bilan d'après les témoignages des acteurs sur ces dix années, d'autant plus qu'il est très mitigé. En effet, les points de vue se révèlent à la fois contrastés et nuancés sur l'état écologique des milieux naturels du parc, surtout au regard du temps écoulé. L'Albufera aurait institutionnellement et écologiquement peu évolué en dix ans, les dynamiques de changement ayant sans doute été ralenties par le manque de moyens provoqué par la crise. L'Albufera évolue-t-elle trop lentement au regard des enjeux

de durabilité ? En revanche, davantage de dynamiques de changement sont observables dans la société civile.

Ainsi, j'ai retrouvé en 2014 l'épée de Damoclès du problème de la quantité d'eau, suspendue au-dessus de l'Albufera. Celle-ci ne cesse de diminuer, du fait de la mise en place de l'irrigation au goutte-à-goutte et surtout des besoins hydriques croissants d'espaces méridionaux, dans les extensions urbaines et les zones agricoles du bassin du Vinalopó. Dès lors, il est difficile de se prononcer sur une réelle amélioration de la qualité de l'eau. Le programme de construction d'égouts et de stations d'épuration de 3^e génération est cours d'achèvement, réduisant la quantité d'eaux polluées arrivant à la lagune. Cependant, ce réseau d'assainissement de l'eau reste insuffisant lors de forts orages.

En revanche, l'état de la Devesa s'est nettement amélioré, grâce aux efforts de l'équipe technique de la Ville de València et aux nouveaux financements européens obtenus. Cette manne financière s'est pourtant tarie pour la Ville il y a un an environ. La forêt du cordon dunaire a pu bénéficier de réaménagements réussis, esthétiquement et socialement. Ceux-ci la rendent d'autant plus attractive à la population alentour, qui vient volontiers s'y récréer : elle prend même des allures de grand parc urbain, alors qu'elle est située à dix kilomètres de València. Toutefois, le parc naturel dans son ensemble semble négligé, mal entretenu et peu valorisé, notamment en dehors du principal accès à la lagune et à la Devesa. C'est aussi le décalage entre le territoire géré par la Ville de València et celui géré par la Généralité qui s'accroît, l'écart semblant s'être creusé entre les deux institutions. L'observation directe vient confirmer ici les discours concordants des acteurs.

D'autres dynamiques se poursuivent à l'identique par rapport à 2004. Le parc se trouve à nouveau dans une situation juridique ambiguë, son zonage de protection ayant été annulé par le tribunal administratif. L'articulation de la gestion de l'eau et de la protection des espaces naturels apparaît aujourd'hui toujours bloquée.

En revanche, j'ai observé en 2014 des éléments nouveaux : certains sont à attribuer aux évolutions de l'Albufera, d'autres à l'amélioration de mes propres analyses scientifiques depuis dix ans. Le tourisme ne fait toujours pas l'objet d'une politique (fig. 5), ce qui était à l'origine de ma déception en 2004 face aux aménagements du parc, sans que j'aie pu l'interpréter. A l'inverse, au cours des années 2010, sont visiblement apparues plusieurs entreprises de tourisme, notamment en tourisme durable, positionnées sur le *birdwatching*.

Figure 5. L'observation du coucher du soleil sur la lagune, une des principales attractions touristiques



Cliché : A. Jégou, avril 2014.

On aperçoit au second plan les filets de pêche à l'anguille et au fond les lumières de la rive ouest de la lagune, très urbanisée.

Cette fois-ci, le paradoxe entre un cordon dunaire et une lagune accessibles par autoroute et les difficultés des déplacements dans le parc, notamment du fait de l'insuffisance des transports en commun, m'a sauté aux yeux, alors qu'en 2004 je l'avais subi sans l'interpréter. Si la gouvernance institutionnelle de l'Albufera dans son ensemble ne s'améliore pas, la participation des acteurs de la société civile a pris de la vigueur en 2014. Je n'avais identifié et rencontré en 2004 qu'une association – écologiste - militante, *Acció-Ecologista Agró*. Les associations semblent plus nombreuses et actives en 2014, avec par exemple la présence manifeste de *Xúquer Viu* (pour un *Júcar* vivant). La participation citoyenne réapparaît, notamment sous la forme de l'association de la *Feria de l'Albufera de València*, qui se présente comme une plateforme de rencontre, de dialogue et de partage des savoirs. Les fondations, comme *Global Nature*, jouent en 2014 un rôle plus important, apportant de nouveaux investissements et savoir-faire. Les universités aussi semblent avoir gagné en en moyens d'action, par exemple au travers d'un projet *Life* sur la biodiversité et la qualité de l'eau¹.

Ce retour au terrain m'a permis de conforter des éléments conceptuels issus de ma thèse en les appliquant à un tout autre terrain d'étude : l'opposition entre des dynamiques de durabilité (ici la restauration des habitats) et des dynamiques de non-durabilité (le paradoxe des mobilités). Au fil des discussions avec *Carles Sanchis Ibor* et *Eduardo Vicente*, l'Albufera a

¹ <http://www.lifealbufera.org/index.php/en/>

également donné corps à une autre distinction conceptuelle, que je n'avais pas observée ailleurs, pour qualifier ces évolutions plurielles : la différence entre des dynamiques de durabilité faible et des dynamiques de durabilité forte. Cette distinction, issue des *Ecological Economics*, pourrait alors être exportée en géographie. La participation citoyenne, les directives et financements européens, la phytoépuration relèveraient de dynamiques de durabilité forte, tandis que la diminution d'intrants agricoles ou l'épuration des eaux usées appartiendraient aux dynamiques de durabilité faible. Les dynamiques de non-durabilité semblent rester fortes, comme celles dont relève le paradoxe des mobilités, l'Albufera étant marquée par une certaine inertie. La durabilité faible et la durabilité forte correspondent-elles toutefois à des médianes contradictoires ? Les dynamiques de durabilité faible sont-elles suffisantes ? Ces perspectives seront l'objet du nouvel article prévu.

Finalement, revenir au même terrain d'études et y revoir les mêmes acteurs, m'a surtout permis de progresser dans ma compréhension de la durabilité. En 2014 comme en 2004, le parc de l'Albufera s'affirme à mes yeux comme un cas d'école de la durabilité, permettant de faire avancer la réflexion conceptuelle précédemment engagée. Cette lisibilité pourrait être liée à l'originalité et à l'intégrité de ce territoire ancré dans un hydrosystème complexe et patrimonialisé, auquel habitants et acteurs manifestent un attachement fort.

Une démarche lente qui s'inscrit dans une *slow science* ?

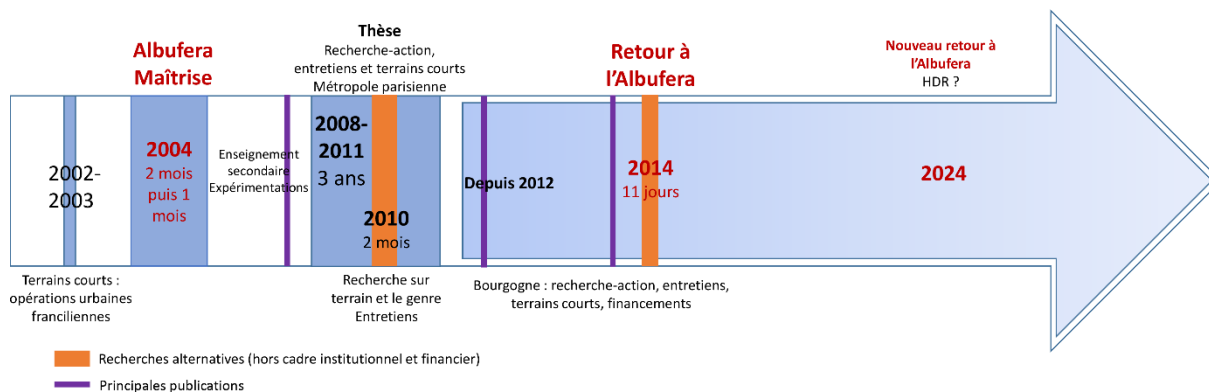
Ce premier retour à l'Albufera m'apparaît dès lors comme une réussite, qui invite à un nouveau retour dans dix ans et offre une méthodologie d'appréhension temporelle de la durabilité construite sur des instantanés décennaux, constitués par des phases intensives de terrain (une à deux semaines en immersion). Cette démarche, pour l'instant exaltante, m'apparaît prometteuse : j'ai donc l'intention de revenir à l'Albufera dans dix ans, afin d'y reprendre un nouvel instantané des dynamiques de durabilité et de conserver l'Albufera comme repère dans mon parcours scientifique.

En effet, cet intervalle de temps est arbitraire pour le territoire concerné : une enquêtée s'est d'ailleurs amusée que j'arrive toujours au mauvais moment, quand les décisions sont en suspens. Le pas de temps décennal semble ainsi pouvoir s'émanciper des temporalités politiques et aménagistes, dès lors que l'articulation avec celles-ci est impossible. Néanmoins, il a permis de retrouver des acteurs déjà rencontrés et demeure aisément appréhendable pour les enquêtés. Ce pas de temps apparaît donc suffisant pour dégager des dynamiques sociétales. De véritables changements environnementaux ne sont pas décelables cette fois-ci ; pourtant, la reconstitution des habitats dunaires a bien pris dix ans.

En ce qui me concerne, ce pas de temps s'insère bien dans mon parcours professionnel et scientifique, à des moments très différents de celui-ci, au moins à moyen terme (fig. 6) : je suis en fait revenue à l'Albufera en tant que chercheuse plus confirmée, une fois installée dans mon poste à l'université de Bourgogne, mais aussi après une publication conceptuelle sur la durabilité (Jégou, 2014).

Figure 6. Un retour au terrain qui s'inscrit dans un parcours scientifique et dans une recherche lente

UN RETOUR AU TERRAIN QUI S'INSCRIT
 DANS UN PARCOURS SCIENTIFIQUE ET
 DANS UNE RECHERCHE LENTE



Source : A. Jégou, mai 2015

Par ailleurs, l'Albufera constitue une recherche parmi mes autres recherches, qui poursuivent, elles aussi, leurs cours. Malgré leurs modalités différentes - financées, inscrites dans des temporalités institutionnelles scientifiques - elles viennent alimenter la réflexion conceptuelle sur la durabilité. Avec la thèse, j'ai pris l'habitude de travailler localement, de manière à entretenir des contacts réguliers avec les acteurs du territoire, en Ile-de-France puis en Bourgogne. Cette pratique inscrit mes recherches sur une autre forme de temps long, ainsi que dans l'action : les temporalités politiques et aménagistes rattrapent régulièrement le travail scientifique, dont les temporalités plus lentes peinent à s'articuler aux premières, plus saccadées. Le rapport entretenu avec le territoire de l'Albufera est différent en raison de son éloignement. Ce retour à la lagune se positionne comme un miroir de mes recherches officielles actuelles, financées, notamment en Bourgogne.

Le statut jusqu'ici autofinancé de cette recherche renforce sa position atemporelle mais aussi sa liberté scientifique, rejoignant ainsi une précédente recherche sur le genre du terrain (Jégou *et al.*, 2012) : le chercheur peut définir librement son questionnement, son terrain et ses méthodes de recherche. L'autofinancement, à la fois choisi et subi, n'est pas forcément figé : j'envisage donc de demander des financements officiels pour l'Albufera, pour en prendre un nouvel instantané.

La réflexivité devient inhérente à la démarche, puisque concepts et méthodes de recherche évoluent dans le temps, se construisant au fil des confrontations avec le terrain, les acteurs du territoire, les collègues chercheurs. La démarche acquiert alors sa propre pluri-temporalité, afin de prendre de la hauteur sur les temporalités sociétales construites, celles du terrain d'études comme celles de la chercheuse : (1) le pas de temps pluriséculaire de la démarche géohistorique. Cet intervalle qui fonde le travail de Carles Sanchis Ibor (2001, 2006, 2007) permet d'appréhender les temporalités de plusieurs sociétés qui se sont succédées dans le même site. (2) Le pas de temps décennal, considérant le territoire. Cet intervalle permet de saisir régulièrement le territoire lagunaire sur le moyen terme, en cherchant à dégager des temporalités de la société contemporaine gérant le territoire de l'Albufera. Il transecte ainsi les temporalités politiques, favorisant une prise de hauteur des analyses géographiques sur les dynamiques sociétales. (3) Le même pas de temps décennal, considérant le chercheur. Ce même intervalle de temps offre au chercheur une

émancipation partielle des temporalités institutionnelles et financières de la recherche contemporaine, qui s'appuie habituellement sur des projets de 1 à 4 ans environ. Il rend possible la maturation des idées dans le temps et favorise la réflexivité au travers du retour sur le passé de la recherche, s'inscrivant ainsi dans le parcours scientifique du chercheur.

C'est ainsi que ces terrains à l'Albufera s'affirment comme les balises d'un parcours scientifique, permettant d'accompagner une réflexion conceptuelle et méthodologique à partir de ce territoire appréhendé comme cas d'école. Robert Chapuis a fait ce même choix de retour sur son terrain de thèse, le Doubs, dans une démarche proche, 33 ans plus tard, avec les mêmes méthodes – plus quantitatives –, ainsi qu'un questionnement à la fois identique et renouvelé sur les dynamiques territoriales. Il évoque ainsi son terrain comme un « témoin » (Chapuis, 2007 : 10).

La démarche lente de cette recherche s'est donc dégagée empiriquement au travers des possibilités qu'elle offre. Dès lors cette posture scientifique et cette proposition méthodologique peuvent être rapprochées de la *slow science*, dans la mesure où elles répondent au propos du manifeste² publié par la *slow science academy* en 2010, après des mentions sporadiques de la *slow science*, au parcours retracé par Olivier Gosselain (2011). Ce manifeste, qui se veut plutôt consensus, rappelle simplement que les chercheurs ont besoin de temps pour penser et que la science doit pouvoir se dégager de certains impératifs institutionnels et financiers. Plus engagé, l'appel d'Isabelle Stengers (2013) au ralentissement des sciences critique l'accélération scientifique contemporaine vers une productivité déplacée et invite les chercheurs à partager davantage la construction scientifique avec la société civile. Toutefois, ces interpellations ayant été découvertes lors de la soumission de l'article, celui-ci se donne plus pour objectif de formuler des questionnements et des propositions que de s'affirmer comme un plaidoyer pour une *slow science*.

La lenteur reste un choix partiel. Je suis aussi sensible à l'attente des enquêtés qui reste entière : ils souhaitent des résultats scientifiques avant dix ans. La démarche s'intègre également dans les *Sustainability Studies*. De fait, la durabilité comprend une forte dimension d'urgence, pour beaucoup liée au changement climatique mais aussi aux dégradations écologiques de nombreux milieux ; elle s'appuie en tout cas sur une forte nécessité d'agir rapidement. Ainsi, elle participe sans doute à l'accélération du monde contemporain. A cet égard, les changements depuis dix ans à l'Albufera, notamment écologiques, ont été trop lents, même si l'échelon décennal reste court par rapport à l'échelle séculaire de l'assise géohistorique. Au-delà même de la *slow science*, c'est la lenteur du territoire au regard des enjeux de durabilité que la recherche lente vient aussi accompagner.

Remerciements

Je remercie chaleureusement Pierre Pech et Vincent Clément, Carles Sanchis Ibor et Eduardo Vicente, Marylou Clément, Hervé et Véronique Rihal, les évaluateurs de ce texte ainsi que tous les acteurs du territoire lagunaire rencontrés.

² <http://slow-science.org/>

Références

- BERQUE A. (2000), *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 244p.
- BERQUE A. (1996), *Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 216p.
- BERQUE A. (1990), *Médiance. De milieux en paysages*, Montpellier, Reclus Belin, 156p.
- BLASCO IBAÑEZ V. (2003 ; première publication 1902), *Cañas y barro*, Madrid, Alianza Editorial, 277p.
- CALBÉRAC Y. (2010), *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaire au miroir des pratiques de terrain des géographes du XX^e siècle*, thèse de géographie de l'Université Lumière Lyon 2, 396p.
- CHAPUIS R. (2007), *Vers des campagnes citadines, le Doubs (1975-2005)*, éditions Cêtre, 206p.
- GOSELAIN O. (2011) « Slow Science - La désexcellence », *Uzance*, 2011/1, pp. 128-140
<http://difusion.ulb.ac.be/vufind/Record/ULB-DIPOT:oai:dipot.ulb.ac.be:2013/98378/Holdings>, consulté le 09 juillet 2015.
- JÉGOU A. (2014) « Développement durable », *Hypergéogé*,
<http://www.hypergeo.eu/spip.php?article598>, consulté le 09 juillet 2015.
- JÉGOU A., CHABROL A., DE BÉLIZAL E. (2012) « Rapports genrés au terrain en géographe physique », *Géographie et cultures*, 2012/83, pp.33-50
<http://gc.revues.org/2027>, consulté le 09 juillet 2015.
- JÉGOU A. (2004), *Roseaux et boue – La préservation des espaces naturels et la gestion de l'eau en Espagne : l'exemple conflictuel du parc naturel de l'Albufera de Valencia*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 218p.
- KAUFMANN J-C. (1996), *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 128p.
- SANCHIS IBOR C. (2006), *El parc natural de l'Albufera, Pla Estrategia de Sueca*, Sueca, Departament de geografia-Ajutament de Sueca, pp.81-86.
- SANCHIS IBOR C. (2001), *Regadiu y canvi ambiental a l'Albufera de València (Irrigation et changement environnemental dans l'Albufera de Valencia)*, Valencia, Publications de l'université de Valence, 332p.
- SANCHIS IBOR C., JÉGOU A., PECH P. (2007) « L'Albufera de Valencia. Une lagune de médiance en médiance », *Géographie et cultures*, 2007/63, pp. 5-22
<http://gc.revues.org/1593>, consulté le 09 juillet 2015.

STENGERS I. (2013), Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences, La Découverte, 215p.

VOLVEY A. (2003) « Terrain », in J. Lévy, Lussault M., Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Paris, Belin, pp.904-906.

VOLVEY A., CALBÉRAC Y., HOUSSAY-HOLZSCHUCH M. (2012) « Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique », Annales de géographie, 2012/5, pp.441-459.